**METAPHYSIQUE**

**Gabriel Marcel**

**SECONDE PARTIE : RAISON, FOI ET ESPERANCE EN PHILOSOPHIE**

 Comment la philosophie de Gabriel Marcel peut se représenter comme une ouverture à la foi ? Les modalités de la foi ont leurs correspondants dans les modalités philosophiques. Si on prend le rapport entre raison et mystère, on peut y voir une correspondance entre raison et foi. Le lien entre raison et mystère annonce le lien entre raison et foi. La raison est ouverte au mystère à partir de l’expérience même de l’existence.

 Si on interroge le rapport entre expérience et existence, on peut dire qu’il implique pour lui un rapport entre expérience et espérance. Il opère une habilitation philosophique du concept d’espérance. L’espérance est ce qui nourrit toute relation avec autrui. J’espère construire un avenir avec quelqu’un. L’expérience de l’intersubjectivité comme expérience de fidélité a un rapport avec l’expérience de la foi. La fidélité est une expérience humaine principielle. La fidélité est le correspondant en l’homme, de la foi dans la religion.

 Marcel s’intéresse à la manière avec laquelle philosophie et religion s’articulent alors qu’il le fait avant tout à partir de la philosophie. Mais on ne trouve pas chez lui de philosophie de la religion. Son anthropologie est implicitement ouverte au religieux. L’opposition entre transcendance et immanence est une vérité pauvre par rapport à la vérité de l’être.

**I - Modalités de l’intersubjectivité : théâtre et métaphysique**

**1 – Le lien entre théâtre et philosophie existentielle**

**A – L’unité profonde revendiquée entre les deux**

Théâtre et philosophie sont unis, il y aune précédence de l’écriture dramatique sur celle de l’écriture philosophique chez Marcel. On peut comparer l’œuvre de Marcel à la Grèce : la partie continentale : philosophie ; la partie insulaire : théâtre

 Il faut prendre son œuvre comme une unité entre théâtre et philosophie.

 **B – Précédence de l’écriture dramatique sur l’écriture philosophique dans la chronologie de son œuvre.**

Marcel a d’abord pensé à partir de situations et de personnages avant de théoriser. La pensée de Marcel est d’autant plus une pensée de l’incarnation qu’elle s’est incarnée dans des personnages avant d’être théorisé. Créer des personnages est une manière d’exprimer la vérité de l’homme au plus près de sa condition incarnée. Le théâtre est plus important pour Marcel que pour Sartre. On a moins un théâtre à thèse de Marcel que chez Sartre. Le théâtre de Marcel n’est pas un théâtre à thèses qui amplifient et servent des théories philosophiques.

 Les pièces de Marcel n’ont pas de dénouements, les personnages restent « ouverts » comme dans la vie humaine, il y a un mystère. C’est pourquoi on reste dans l’incertitude de la vie et de la liberté affronté à son destin. On ne peut maitriser entièrement les situations des personnages que l’on crée. On ne peut pas juger les personnages.

**2 – L’attention au mystère des êtres**

 L’exigence de l’être s’oppose à la hantise des êtres. L’exigence de l’être est singulière alors que la hantise des êtres est pluriel mais on ne répondra pas à l’un, sans approfondir l’autre. C’est parce que tout les êtres sont habités par une exigence de l’être que l’exigence de l’être est une modalité de la communication entre les êtres de telle sorte que le rapport entre les êtres conduisent toujours à accéder davantage au mystère de l’être. Il ne faut pas séparer exigence d’être des êtres mais les croiser. C’est la vie des personnages, théâtrales, habités par une exigence d’être qui les met en relation les uns avec les autres et c’est le fait qu’ils ne coïncident pas avec cette exigence.

 La création dramatique est le lieu le plus profond pour faire apparaitre le mystère de la liberté. La création dramatique a pour objet la liberté humaine. Même le roman ne représente pas les personnages en chaire et en os. Dans le théâtre, les personnages sont joués par des acteurs. C’est une présentation de l’homme agissant. La tragédie vise à manifester ce que l’action révèle de la vérité de l’homme. Aucune pensée spéculative ne peut exprimer la vérité de l’homme mieux que le drame. C’est la forme artistique où la liberté humaine est la plus mise en valeur. Les personnages sont crées et les acteurs les jouent.

 Le théâtre est par excellence le lieu d’expression de l’action et de la liberté. Le lieu d’expression des liens entre les êtres plus profonds qu’eux-mêmes en ont conscience. Il y a l’idée d’une communion invisible entre les êtres. Il n’y a pas de dénouement dans ces pièces car on ne sait pas jusqu’où va cette communion invisible. Nous n’avons pas la claire conscience de ce que nous vivons.

 **3– Un exemple : l’Iconoclaste**

 Marcel résume lui-même le contenu de la pièce l’Iconoclaste dans « Essai de philosophie concrète » dans le passage sur la « fidélité créatrice » pour expliquer philosophiquement la fidélité.

 Ouverture au mystère des individus qui ont vécus une relation que mêmes les individus ne peuvent dominer (relation).

Le problème de la mort nous pose le problème de la mort d’autrui, de ceux qu’on aime. Il s’agit de croire à un amour éternel à partir de l’amour vrai qu’on a vécu. C’est un amour capable de dépasser la mort qui se joue dans ce qui a été vécu avant la mort. On trouve l’assurance de l’amour de celui qui est mort dans ce qu’on a vécu avec lui. Ce qu’on a vécu a donné assez pour que l’on veuille prolonger la communion de manière inconditionnelle. Ce qui ne va jamais sans risque, sans mystère. Il faut faire confiance a ce que j’ai vécu avec l’autre comme ayant une valeur absolue. Ne pas oublier la profondeur de ce que l’on a vécu.

Il y a un mystère de nous-mêmes, un mystère de l’autre. On ne peut pas comprendre autrui absolument, ni nous-mêmes. On ne peut être entièrement juge de l’autre, juge de soi. L’homme ne peut ni se diviniser, ni se diaboliser. Accepter sa finitude et sa médiocrité.

Dans le rapport humain, le mystère n’est jamais recouvert par une transparence. Le rapport humain est toujours une histoire jamais synthétisé qui est toujours un rapport entre conscience et mystère.

Le théâtre exprime quelque chose que la pensée philosophique ne peut pas communiquer. La philosophie est seconde par rapport au théâtre. Opposition entre langage discursif et intuition. Le centre de gravité de la pensée philosophique ne peut pas être réduit à une parole. Une parole ne peut pas clore une pensée. Une description ne peut pas être absolue. Certaines situations sont insolubles rationnellement parlant. Une synthèse définitive sans écart est impossible.

**4 - L’attention au mystère : liberté et intersubjectivité**

L’intellectualisme, l’idéalisme est selon Blondel, « pensée pensée », tandis que la philosophie créatrice est « pensée pensante ». L’intuition transcende la discursivité. L’objet de la pensée n’est pas entièrement exposable. Pour Kierkegaard, vouloir avoir une expérience directe de Dieu est une idolâtrie. Dieu reste caché, il reste à une infini distance alors qu’il se révèle. On ne peut pas enfermer le divin dans une idole. Les relations directes qui prétendent abolir la distance et le mystère sont dangereuses. Quelque chose d’invisible se révèle dans le visible mais n’est pas épuisé par sa visibilité : relation indirecte. Cet un art de la distance que Marcel veut cultiver dans son théâtre et sa philosophie. La révélation demande la distance. Je ne peux respecter la liberté d’autrui que si j’ai conscience que l’être ne peut m’apparaitre totalement sous les yeux. C’est une articulation entre mystère et liberté. Marcel use des termes de « création et réceptivité » et de « réceptivité créatrice ».

Quelle sont les modalités de l’intersubjectivité ? Une interaction et un empiétement des êtres les uns par rapport aux autres, nous ne sommes pas des monades. Une communication indirecte par décalage temporel de l’existence avec soi comme avec celle d’autrui. Nous ne mesurons jamais le sens exact de nos actes et leurs effets. Il y a une non cohésion de soi avec soi, de soi avec autrui.

Le théâtre de Marcel est ambigu : on ne peut **jamais recouvrir entièrement la situation**, il faut donc toujours **faire crédit** à soi et aux autres dans le sens de nos vies. Il faut avoir foi, espérer dans le sens d’une vie. C’est l’ouverture d’une existence à ce qu’on ne maitrise pas qui fait qu’on ne peut réduire une existence au jugement que l’on porte sur elle.

Le saint n’est pas un être parfait, les saints sont tous des pêcheurs, la communion des pêcheurs est plus forte que la communion des saints. Du point de vue de leur rapport à la sainteté, tout les hommes sont en chemin de sainteté et donc sont pêcheurs. Les hommes ont conscience de leur imperfection. L’inadéquation de soi à soi est une marque de l’existence d’une morale humaine. Cela ouvre à l’idée d’une fraternité universelle entre les hommes. C’est la communion de ceux qui ont conscience de leur imperfection qui est la condition de la sainteté. La fraternité fait qu’on ne peut dire d’aucun homme qu’il est absolument perdus, damnés, d’où l’incertitude quant au dénouement d’une existence. Nous ne sommes pas dans la situation de la réalisation de soi, on tend vers la réalisation de soi sans jamais y parvenir, il est donc nécessaire d’avoir conscience que nous ne sommes pas réalisé. C’est cette conscience de la non réalisation de soi qui nous pousse à y tendre. L’espérance et la foi en la réalisation de soi se fait également par la mémoire de ce qu’on a vécu de plus pure et de plus profond. C’est ce qu’on a vécu de plus pure et de plus profond qui nous font espérer en la réalisation de soi, en la sainteté, malgré notre imperfection. La fidélité à ce qu’on a vécu de plus pure est donc le foyer de la foi et de l’espérance.

Le théâtre de Marcel a peu de succès grand public. C’est un théâtre d’intériorité et d’interrogation sur soi qui ne permet de la mettre en spectacle. Il n’y a ni aspect loisir, ni aspect théâtre à thèse pouvant être mis en spectacle.

Au plan spéculatif, l’expérience ne peut jamais devenir l’objet d’une intuition totale, ni une pure factualité sans profondeur, ni empirisme, ni intuitionnisme absolu. La philosophie est une approfondissement de l’expérience où la dimension métaphysique de l’être est en continuité avec la dimension phénoménologique. Or, pour les modernes, on est en métaphysique si on a quitté l’expérience, l’expérience est un bloque que tout le monde recevrai de la même manière : ni l’un ni l’autre chez Marcel.

Le concept d’expérience est le plus complexe qui soit, Marcel travail ce concept pour montrer que l’expérience n’est jamais quelque chose d’univoque. C’est une articulation entre phénoménologie et herméneutique, puis une articulation entre herméneutique et métaphysique. La métaphysique est « l’hyperphénoménologique ». Comment la phénoménologie est-elle appréhendée par Marcel ? Il s’agit maintenant de déterminer comment se présente l’articulation phénoménologie et métaphysique.

**II – Phénoménologie et métaphysique**

 Comment Marcel se réfère t’il à la phénoménologie historique ? Quel est son rapport à Husserl ? Son rapport à Husserl est ambivalent.

 **1 – Le rapport à la phénoménologie (Husserl et Heidegger).**

 Husserl veut fonder la phénoménologie à partir de l’idéal cartésien de la science. La phénoménologie de Marcel se rapproche de la conception Heideggérienne. Heidegger a une phénoménologie de l’existence opposée à une phénoménologie de l’essence Husserl). Marcel se rapproche de la phénoménologie par une volonté de description de l’existence, de l’expérience.

 En effet, la phénoménologie est une description des vécus de conscience. Elle est l’étude des données immédiates de la conscience opposée aux spéculations métaphysique. Elle est une science des contenus de sens qui apparaissent dans la conscience avec l’espoir que ces contenus se cristallisent dans des essences, comme des idéalités de sens qui organisent les données immédiates. Il y a la volonté de classer de manière logique tout les contenus de sens que l’être humain peut percevoir et penser. Les contenus eidétiques sont les universaux qui structurent toute perception. Il s’agit d’élaborer une science des essences. L’universel est donné immédiatement dans le singulier dans une opération de réduction de ce qui est donné à son sens unifiant. Les « vécus de conscience » ne sont pas une séparation du sensible et de l’intelligible mais une saisie de ce qui unifie le donné par une réduction de sa réalité au contenu essentiel qui en fait une unité. C’est un foyer de sens pour la conscience auquel doivent être référer tout les particuliers.

 La conscience husserlienne est une ouverture à ce qui n’est pas soi. Ricœur : « La pensée de Husserl est le réservoir de toutes les hérésies post-husserlienne ».

 Pour Marcel, le travail de réduction de Husserl va toujours se heurter à de l’irréductible. Si l’idéal Husserlien était absolu, il pourrait réduire tout les contenus de sens, or quantité de choses résiste au travail de réduction. Marcel s’oppose à l’idée cartésienne de science, cela correspond au sens avec lequel Marcel se déclare d’accord avec l’affirmation « toute conscience est conscience de quelque chose. Ce quelque chose est quelque chose d’autre que soi. Le fait de rapporter ce réel à l’altérité ou de tout rabattre à la raison transcendantale ouvre l’opposition de la réduction (à la raison) à l’irréductible par rapport à ce que la raison peut saisir de l’expérience.

 Les vécus de conscience ouvrent à des contenus de sens qui s’opposent objectivement à moi. Les règles de l’expérience s’imposent à la raison. Un donné objectif s’impose, les vécus de conscience sont structurés. Le donné est ce qui n’est pas produit par le sujet. Cela ouvre à quelque chose d’autre que soi. La conscience est conscience de quelque chose qui est autre qu’elle-même. Il y a un prima de l’ouverture à l’altérité sur le rapport à soi. « La conscience de soi est un acte dérivé ». Certaines choses ne peuvent pas êtres réduites à des essences formelles, c’est l’hylétique, c’est-à-dire le sensible à l’état pur, le temps, la matière (la chair). Il y a une opposition entre une ligne eidétique et une ligne hylétique.

 La métaphysique n’est pas un saut dans l’inconditionné, c’est une articulation de ce qui est conditionné et d’une ouverture à l’inconditionné. La métaphysique est ce qui excède la phénoménalité sans s’en séparer. Marcel parle de « condition métaphysique ».

 Le projet de Husserl est de faire une science des vécus de conscience qui ne soit pas de la psychologie, mais une science des contenus de sens. Il faut élaborer une analyse rationnelle des contenus de sens que donne l’expérience. Au contraire, Marcel cherche à coupler réflexion et intuition. Il veut que mystère et intelligibilité soient articulés. Marcel cherche à élaborer des existentiaux de l’existence humaine qui peuvent être analysée rationnellement sans qu’ils soient réductibles à des concepts. Ces existentiaux sont structurants et rendent intelligible l’expérience. Il s’oppose à l’idée d’une réduction totale. On ne peut pas tomber dans une opposition de la vie de et de la raison.

 Il y a un refus pour Marcel d’une phénoménologie comme science. La raison est toujours ouverte à quelque chose d’irréductible à elle. Il y a une transcendance de l’existence par rapport à l’objectivité. La transcendance est ce qui échappe à la conscience, à une saisie objectivante. Mais Marcel ne veut pas renier la puissance de la réflexion et de la raison. La réflexion est nécessaire pour approfondir les contenus de l’expérience. D’ailleurs, il critique l’idée d’intuition qui lui parait trop absolue car elle correspond pour lui à une saisie de l’absolue dans une vue directe. Or, selon lui, nous n’avons de rapport à l’absolu qu’indirect, ce n’est pas une intuition de l’être dont il s’agit, mais un appel de l’être qu’on ne voit pas totalement. Pour Marcel, la méthode philosophique par excellence est celle du lien entre intuition et réflexion.

 **2 – De la phénoménologie à l’herméneutique de l’expérience**

 Il s’agit de greffer l’interprétation sur la description phénoménologique ; selon Ricœur, toute description implique une interprétation. Marcel s’inscrit donc au cœur du débat quant au prima de la description ou de l’interprétation, où la description correspond à l’intuition et l’interprétation à la réflexion.

**- La transcendance comme dimension de l’expérience.**

La transcendance est la dimension d’ouverture de l’expérience, expérience qui est « composée » de « degrés de saturation extrêmement variables ». Cela signifie d’une part qu’il y a des degrés différents d’expérience, d’autre part que l’on peut lier le terme de « saturation » au concept de « phénomène saturé » de Marion. Marion conçoit en effet différents types de phénomènes, dont les phénomènes pauvres en intuition qui correspondent par exemple aux idées mathématiques dont le sens est circonscrit à l’idée elle-même de telle sorte que celle-ci ne renvoie à rien d’autre qu’à elle-même (2+2= 4) ; et les phénomènes riches en intuition qui correspondent aux « phénomènes saturés » tel que la chair ou le visage parce qu’ils demeurent à jamais inobjectivable et inépuisable de sens.

L’approfondissement de cette « saturation » conduit a « une aspiration vers un mode d’expérience de plus en plus pur », c’est-à-dire qu’il y a une profondeur de sens dans chaque expérience de vie mais qui est rarement objet d’attention. Si on est attentif à cette profondeur de sens de l’expérience, on aura toujours à l’approfondir. Mais nous vivons seulement les choses en surface. Il faut sentir que l’expérience est ouverte comme un puis profond dans lequel il s’agit de plonger, ou comme si nous étions ce « forage » qui creuse l’expérience pour arriver à son sol originel.

**- Non pas intuition mais lecture du réel**

L’expérience est comme un texte à déchiffrer. La totalité du sens ne nous est jamais donné. Il n’y a pas de donation absolue. Ce qui est donné cache quelque chose qui n’est pas donné. Un sens se donne et il s’agit de s’avoir si l’on s’y ouvre ou non. Cette ouverture au sens de l’expérience dépend du sujet. Le sujet peut s’ouvrir ou se fermer à ce qui est donné. La connaissance dépend donc de la liberté, de l’amour de l’être que le sujet a. Il n’y a pas de neutralité de la connaissance. La connaissance dépend pour une part de la subjectivité. Le concept d’intuition est trop totalisant car il empêche le travail sur l’expérience. Au contraire, si ce qui est donné ne l’est jamais totalement, il suppose une option du sujet qui fait le choix d’approfondir ou non ce qui lui est donné.

**- Le cercle entre intuition et réflexion**

Quand on se réfère à l’expérience sans attention, on objectivise le réel, on a alors un rapport spontané, immédiat ou encore utilitaire, telle une réflexion « primaire » au sens où on ne se pose pas de question sur le sens des choses, on y va à l’instinct. Il s’agit donc de passer à un régime de réflexion second qui mène à une purification de l’expérience. On creuse l’intuition par la réflexion car le rapport au réel est toujours plus indirect que direct (Kierkegaard).

**- Les phénomènes « hyperphénoménologiques »**

On cherche en phénoménologie à distinguer des types de phénomènes. Il y a des phénomènes qui contiennent en eux plus qu’eux-mêmes, ce qui conduit à une ouverture à la métaphysique su point de vue de la méthode de pensée. C’est le lien hyperphénoménologique qui rend compte du phénomène. Exemple du sacrifice : dans le sacrifice, il y a une affirmation de quelque chose qui transcende la phénoménalité. Le métaphysique est l’hyperphénoménologique qui est une affirmation de la phénoménalité à la deuxième puissance.

Le recueillement est le point d’attache de l’articulation entre intuition, réflexion primaire et réflexion seconde. La réflexion seconde transcende la réflexion primaire et la désobjectivise. Le recueillement est une expérience d’approfondissement.

Marcel est contre une intuition trop directe de l’être et une réflexion unique trop indirecte de l’être. Il y a chez lui un cercle entre intuition et réflexion. L’idée de vérité n’est jamais traitée de manière intellectualiste. La vérité est une question existentielle, elle passe par une adhésion au réel, par la volonté et l’amour, et non seulement par l’intelligence, c’est ce que Marcel désigne par « esprit de vérité ». L’esprit de vérité ne se réduit pas à la raison, à la faculté abstractive qui est nécessaire pour distinguer. L’esprit de vérité est l’inquiétude que le désir de vérité soit toujours ouvert à la profondeur de l’expérience. C’est une recherche jamais achevée, elle s’incarne dans toutes les facultés. C’est une adhésion agissante à l’être. La saisie de la vérité de l’être doit engager un itinéraire de vie et non seulement une saisie spéculative.

 **3 – Expérience et métaphysique de l’espérance**

 En philosophie classique, l’expérience est opposée à l’expérience. Marcel s’oppose à cette conception. Pour lui, l’espérance s’enracine dans l’expérience. La manière de vivre l’expérience est une manière d’affirmer une espérance. Il y a continuité entre expérience et espérance, l’espérance est la continuité de l’expérience.

 **a – Deux sens de l’expérience**

 La notion d’expérience est ambigüe. Marcel distingue l’expérience constituée, qui répertorie et fait foi au jugement en « on », c’est-à-dire aux opinions communes, cette expérience renvoie donc a quelque chose de partageable par tous. Il la distingue de l’expérience en voie de formation, possible à condition de faire table rase de l’expérience constituée. L’espérance est liée à l’expérience constituante.

 La créativité s’oppose donc à la comptabilité. La comptabilité énumère ce qui a eu lieu, elle est un catalogue des choses, ces choses sont rendues inertes, mortes. C’est un concept d’expérience clôturée, fermée, d’un en soi isolable non reliable à l’infini. La créativité va avec l’expérience ouverte, dont l’espérance est le prolongement de cette ouverture. L’espérance, c’est faire crédit à ce qu’on ne voit pas, elle est une expérience de renouveau. L’expérience constituée est la négation de la nouveauté. L’expérience constituante s’ouvre a un avenir infini à travers l’espérance.

 Cela renvoie à la métaphysique du temps chez Levinas, l’expérience de l’infini s’enracine dans une expérience du temps. Car la temporalité se renouvelle sans cesse.

 **b- définition de l’espérance comme adhésion à une transcendance, créatrice de tout ce qu’il y a de radicalement nouveau dans le temps.**

 L’espérance, c’est faire crédit à partir de l’expérience reçu, à d’autres dons possibles. C’est avoir foi en un avenir. L’expérience est le gage de quelque chose qui est toujours plus grand que ce qui j’ai expérimenté. Il y a une adhésion métaphysique à ce que l’on espère sans le connaitre.

 Les expériences de création sont comme des trouées verticales dans le temps.

 L’espérance est liée à l’expérience temporelle mais aussi à celle de l’expérience de l’intersubjectivité. Le désespoir est toujours lié à la solitude. Espérance : une relation me libère de ma solitude. C’est cela qui fait le prix de la vie. L’ouverture de l’avenir lie l’espérance à l’exigence de l’immortalité. Le désespoir est la mort comme annulation de ce qui a été vécu comme ensemble de relation. C’est l’anéantissement de toutes les relations qui ont constituées l’existence. Tout homme devrait avoir le sentiment invincible que les expériences de communion que nous avons vécus ne sont pas vaines et ne peuvent pas mourir. L’expérience intersubjective est porteuse d’une vérité qui dépasse la mort et qu’on ne découvrira qu’après la mort. La mort est une illusion, la vérité est au-delà.

**c – Mort et immortalité**

Désindividualisation du problème de la mort. Rupture avec une perspective religieuse qui poserait le problème de la mort de manière individualiste, comme si ce n’était que *mon* salut qui est en question. Au contraire le problème de la mort est celui de la mort des autres, il met en jeu le lien que j’ai avec autrui. Les liens que j’ai avec autrui sont-ils immortelles ? Marcel est aussi en rupture avec une perspective athée, de celle de l’être vers la mort qui est le rapport à *ma* mort (perspective Heideggérienne).

Marcel prend position d’une éthique intersubjective contre une éthique individualiste.

C’est à partir de là que s’éclaire la valeur éternelle prêté aux liens crées entre les êtres. C’est une espérance rationnelle. Il y a une valeur éternelle des liens qui correspond à l’exigence ontologique, à cette transcendance de l’être, qu’il y a dans l’amour des êtres.

C’est l’expérience d’une co-présence spirituelle entre les vivants et les morts. Les morts continuent à vivre en nous, cela est le témoin d’une communion éternelle entre les êtres, d’une intersubjectivité qui dépasse la mort. Les expériences métapsychiques sont récusées par la raison philosophique. Il y a la certitude qu’il peut y avoir une communion entre les êtres qui transcende le temps.

Marcel ne veut pas perler d’immortalité de l’âme, mais d’immortalité de la personne concrète, du corps sujet. Car l’immortalité est celle du lien entre moi et les autres, cela implique le corps sujet. L’immortalité s’articule avec sa philosophie de l’incarnation. L’immortalité est liée à l’historicité concrète du sujet avec ses relations.

**III – Dieu : problème ou mystère ?**

 **Introduction :** Marcel mène un double débat avec l’athéisme d’un côté et avec les preuves de l’existence de Dieu d’une métaphysique vulgarisée. Il s’est toujours senti au seuil entre croyants et incroyants car il avait la crainte de se séparer des incroyants sincères. Il n’a pas d’exclusivité, il veut dialoguer avec tout le monde.

 Il veut renvoyer dos à dos une double prétention :

-celle de l’athéisme philosophique qui prétend pouvoir nier rationnellement l’existence de Dieu. Cette prétention a la certitude satisfaite que l’homme soit voué au néant.

- celle des métaphysiciens qui prétendent démontrer l’existence de Dieu mais d’une manière telle que celui qui n’adhérerait pas à ces preuves serait non intelligent ou de mauvaise foi.

 Dans les deux prétentions, il s’agit d’exposer ce dont on est certain. C’est une exposition de la question de Dieu sur le mode de l’objectivité. Pour les métaphysiciens, Dieu est objet d’une évidence l’objet. Pour les athées, Dieu doit être objet d’une évidence empirique, or il ne l’est pas, donc il n’existe pas.

 Pour Marcel, Dieu transcende à la fois l’évidence empirique et l’évidence logique. Il s’agit chez lui d’une affirmation de Dieu comme sa négation, cette affirmation implique des aptitudes morales et existentielles et non seulement intellectuelles. C’est une position proche de celle de Newmann. Certitude morale et certitude intellectuelle sont toujours liées.

 Marcel ne débat jamais avec l’histoire de la métaphysique. A partir de l’expérience de l’intersubjectivité, la question de Dieu n’a de sens que si Dieu est autre chose qu’une idée, elle n’a de sens que s’il est un être avec qui je peux entrer en relation. Manière personnaliste de poser la question de Dieu. Nominalisation de Dieu comme Toi absolu. Les « toi-s » sont des reflets, des images du Toi absolu. Il y a un tel croisement entre l’intersubjectivité humaine et l’intersubjectivité humano-divine que parfois on assimile les deux.

 **1 – La dimension morale de l’athéisme et de la foi**

 Marcel cherche à mettre à jour un problème commun à l’athéisme et à la foi. Il y a des questions communes aux deux attitudes.

 L’athéisme le plus sérieux est celui qui dirait que je n’ai pas l’expérience de Dieu, je ne sais pas à quoi répond l’affirmation de Dieu, c’est plus un agnosticisme. Alors que la volonté qui prétend démontrer rationnellement l’inexistence de Dieu est un mauvais athéisme.

 L’athée revendique l’inexistence de Dieu à cause de l’incompatibilité entre l’existence du mal et l’existence de Dieu. Pourquoi le mal si Dieu est souverainement bon et puissant ? Dieu n’existe donc pas. C’est donc pour des raisons morales qu’il y a l’affirmation de l’inexistence de Dieu.

 Dilemme d’Epicure : Dieu est ou bon ou tout puissant mais pas les deux à la fois. A travers la morale de l’athéisme, on efface le dilemme d’Epicure.

 Question de la liberté. La question du mal nous renvoie aussi à nous-mêmes. Je dois aider Dieu à lutter contre le mal tout comme il m’aide à y lutter. Cela engage une alliance entre Dieu et l’homme. Dieu invite l’homme à participer à cette responsabilité de lutter contre le mal.

 Dieu est donc compris comme objet d’invocation et non comme objet de démonstration. On part de la question : Dieu est-il évident, son inexistence ? Non. Quel est le Dieu qui est affirmé ou nié ? Cela pose la question de la liberté.

 L’athéisme a raison de nier l’existence de Dieu compte tenu de la conception de Dieu qu’il a.

 Pour Marcel, il ne s’agit pas de savoir s’il y a un principe mais de savoir quelle relation existentielle on peut avoir avec lui.

 **2 – Dieu comme objet d’invocation**

 L’idée est un objet intellectuel que je peux saisir. Invoquer une présence est inobjectivable, cela suppose une humilité. On invoque une présence qui est absente, ce n’est pas massivement évident. On ne s’arrête pas à un donné empirique. Il s’agir à la fois d’un donné et d’un mystère, c’est un donné qui ouvre à un mystère. Dans la rencontre d’un Toi, il y a cette invocation qui est un appel à une communion et a un dialogue, c’est une ouverture. La relation est sans cesse ouverte. Il s’agit d’une invocation à ce que l’ouverture ne cesse pas. Dans ce concept, il est repris l’aspiration au divin et le dialogue, la relation entre l’homme et Dieu, ce « me voici » qui répond à un appel. L’affirmation de Dieu comme croisant la dimension de l’intersubjectivité vient lorsque Dieu est invoqué comme un garant de la profondeur absolue du lien entre les hommes.

 Le pêché contre le prochain est un pêché contre Dieu. Dieu est la source de la justice et de la charité, il est blessé lorsque la justice et la charité sont non respectées. Ce qui compte, c’est que soit immortelle le lien d’amour que j’ai noué avec autrui. Peut-on dissocier la foi en un Dieu de l’affirmation d’une communion entre les hommes ? Dieu est le garant éternel de la pérennité de cette communion.

 L’invocation est l’affirmation du lien mystérieux entre la communion entre les êtres humains et l’éternité de cette communion garantie par Dieu.

 On ne peut diaboliser aucun homme. Il faut penser l’invocation comme une forme philosophique de la prière. La prière doit être considérée comme un existentiale, donc comme ayant une universalité. On pense de manière dialogale en terme de conscience morale la relation à Dieu – Kierkegaard. L’invocation de Dieu chez Socrate a quelque chose d’intersubjectif. Cela révèle une capacité de l’expérience humaine a invoquer un principe du Bien avec laquelle on peut dialoguer si on veut que cela transforme l’existence morale. Il y a donc analogie entre la relation humaine d’intersubjectivité et la relation à Dieu : Socratisme chrétien.

 L’existentiale de la prière correspond à ce socratisme chrétien. Le socratisme est ouvert à ce que le christianisme nommera le rapport entre l’homme et Dieu. Dieu peut parler à l’homme indépendamment du canal de la religion. La vérité du christianisme n’annule pas les autres vérités. L’expérience de la relation est propre à la religion. Le concept d’expérience renvoie à l’expérience d’une traversée, d’un passage, il n’est jamais brute.

 Chez Platon, il y a la foi en un Dieu qui pourrait rétribuer le bien et le mal. Le divin va être soit impersonnel ( Bien, Un) ou comme personnel par analogie au désir du bien. La perspective est analogue chez Marcel. Il y a une intersubjectivité diffuse entre l’homme et ce qu’il invoque. La prière est philosophique sans quelle soit confessionnelle. Marcel n’aime pas les clôtures confessionnelles, c’est flou, il n’y a pas vraiment de frontières. Il y a un espace de dialogue entre les disciplines. Dieu est perçu comme objet d’invocation.

**IV – Foi philosophique et foi religieuse**

 **1 – Foi philosophique de Marcel**

 **a – Les appels de la conscience**

 Soit tout ce qui est aspiration à la vérité, à la justice, au Bien disparait, est mangé par les vers, ce qui impose un prima de la vérité empirique où la mort supprime tout. Soit c’est la vérité, la justice, le Bien qui est à jamais, l’empirique, la mort n’est qu’une illusion. Cela est fondé sur l’intersubjectivité.

 C’est la profondeur du Bien vécu dans la vie qui témoigne de ce qui est caché mais qui garantie la vérité de ce qui est vécu. Ce qui nous est caché nous sera révélé après la mort.

 Il y a un rapport de l’homme à ce qui le transcende, cela doit nous faire vérifier la profondeur de vérité de ce qui est vécu.

 Par rapport au mythe, la philosophie n’a pas d’arguments pour le mettre en défaut, ni pour le justifier.

 Selon Platon, la philosophie complète le mythe mais ne l’élimine pas. Le mythe signe la limite de la raison, aporie, le mythe exprime l’horizon de sens et de vérité que la raison ne peut pas exprimer, ce que le mythe ne peut pas être vérifiable.

 Selon Aristote, lorsque la raison arrive, elle doit éliminer le mythe.

 Aujourd’hui, c’est où la révélation, où le mythe. La révélation est complémentaire du mythe. Il y a ou complémentarité entre foi et raison ou incompatibilité entre foi et raison.

 Selon Marcel, il faut adopter une position médiane entre ces 2 voies. Il s’agit d’incarner dans l’existence la vérité des normes, incarner les obligations de conscience dans sa vie. C’est une manière de ne pas ramener le sentiment d’obligation à un impératif catégorique qui serait tellement pur qu’il ne pourrait trouver d’équivalent concret. Pour Kant, il y a rupture entre le monde des faits et le monde idéal, ce qui fait que l’homme n’est jamais vraiment moral. Ces obligations de conscience sont opératoires dans l’existence. On ne peut pas rabattre l’existence du côté du bien, du côté du mal, c’est le drame de l’existence, chaque sujet moral oscille entre les deux. Les normes sont efficaces, incarnées dans l’existence, elles structurent l’existence.

 **b – La transcendance et la profondeur de l’expérience**

 L’absolu est présent dans le monde d’une manière partielle, implicite, cachée. D’une manière purement rationnelle, nous ne pouvons pas pénétrer la profondeur de la réalité, cela suppose la foi, une foi philosophique. La réalité ouvre à la foi, à la transcendance. La profondeur de l’expérience ouvre à la transcendance car elle suppose une foi.

 **c – L’existence comme mélange de la foi et de la non foi**

 Chez l’incroyant, il peut y avoir une foi moral, une espérance pour autrui, en la justice. La foi prend un sens réaliste d’affirmer ce qui n’existe pas comme étant plus vrai que ce qui existe. La distinction croyant/incroyant se joue dans l’existence morale.

 Chez le croyant, les événements peuvent rendre sa foi nulle, la mettre en doute. Il faut y croire même si tout la contredit. Si dans des événements tragiques, la foi du croyant ne tient pas, ce n’est pas un vrai croyant. Face au tragique, le croyant continue t’il à avoir la foi ? La foi religieuse est une émancipation de la foi philosophique.

Socrate a foi en l’idée de justice alors qu’on le condamne à mort. C’est une foi dans la nuit, foi nue. Marcel se situe sur un plan moral.

**d – La foi comme attestation**

On prendre le témoignage comme un fait, dans ce cas il n’y a pas de dimension morale ou métaphysique. Il faut que ce dont je témoigne engage totalement mon existence, le témoignage aura un sens moral, métaphysique. Le témoignage est une lecture de moi-même, où il s’agit librement d’exprimer ce qui est d’une nécessité intérieure. Il s’agit d’adhérer a un sens qui est plus grand que soi. C’est la reconnaissance d’un donné. Quand j’atteste, j’affirme que je me nie moi-même si je ne témoigne pas. Je ne peux pas mettre le témoignage à distance de moi-même. Il y a un lien entre foi et attestation. C’est comme une fidélité. Il n’y a pas de foi sans fidélité, c’est la « foi d’une attestation perpétuée ».

**e – L’opposé de la foi n’est pas le mal mais la satisfaction**

Si on est satisfait de l’existence, il n’y a pas de foi possible, la satisfaction est impossible, c’est ou le malheur ou la joie. La joie est créatrice de ce qui n’existe pas encore. Il y a inadéquation de l’homme à lui-même qui fait qu’il a une aspiration métaphysique. Référence à Bergson. Le joie créatrice est un acte métaphysique, cela implique le rapport à ce que l’on espère, le créateur est celui qui croit à l’impossible. L’ennemi c’est prétendre se suffire, s’auto-suffire, l’homme est obligé de sortir de lui-même, de créer, de s’ouvrir à.

**Philosophie et religion**

 **Une philosophie du seuil**

 Œcuménisme : on a du mal a se remettre dans le contexte de Marcel où l’œcuménisme était jugé impensable. La question de la vérité d’une confession religieuse déterminé n’est pas une question purement individuel. Marcel a une vive conscience de ce qu’une confession est créatrice de communautés. C’est ce qui distingue dans l’histoire religion et philosophie. Il y a un « nous » qui s’applique à toutes les religions. On tombe sur la problématique bergsonienne « société clause » ou « société ouverte ». Il y a un double rapport. Un rapport vertical mystique et personnel à Dieu. Un rapport horizontal des croyants entre eux et des croyants aux incroyants. Le rapport de chacun à la vérité transcende la communautaire. Au moins l’aspiration à la vérité doit être reconnu dans d’autres communautés de foi que la mienne. Des éléments de vérités peuvent se trouver en dehors de la communauté de foi qu’est la mienne. L’exigence Marcellienne de croire par soi-même est socratique. Avec la dimension biblique de la religion : aspect communautaire. Il faut penser l’appartenance communautaire de manière ouverte.

 Marcel est du philosophie du seuil, de la communication entre croyants et incroyants et entre philosophie et religion. Il élabore moins une philosophie chrétienne qu’une philosophie préchrétienne. C’est une philosophie qui se réfère au christianisme mais dont la vérité peut être présente en dehors de la communauté croyante visible.

**V – Une philosophie du seuil**

 On peut appliquer ce terme de seuil à l’ensemble de la philosophie de Marcel.

 **1 – Polysémie du concept de seuil appliqué à la pensée de Marcel.**

 Philosophie comme seuil entre croyant et incroyant. Cela peut nourrir une pensée de l’hospitalité. Quand on est au seuil d’une maison c’est le lieu de l’hospitalité, de l’accueil ou du refus de l’autre. L’intérieur et l’extérieur sont poreux l’un à l’autre. On peut la renvoyer a son ontologie existentiel. Articuler cela au concept d’existence. L’existence est pour lui un mouvement d’expression hors de soi. Même sans le vouloir, nous sortons de nous-mêmes pour nous exprimer vis-à-vis d’autrui. Le concept intersubjectif de celui d’existence est la première manière d’exprimer une philosophie du seuil. L’existence nous dévoile un être en situation, il s’agit de s’orienter vers l’existence. Parce qu’on est situé on a à chercher certaines directions par rapport à d’autres. Un homme en chemin est un homme qui a sans cesse à franchir des seuils.

 La participation. Le chemin d’existence que Marcel veut méditer, s’effectue avec la rencontre des êtres qui entrent en nous. On doit participer aux êtres que l’on rencontre.

 Marcel n’a pas le vocabulaire de la causalité qui est plus séparant et extériorisant. L’être est immanent aux êtres. S’il y a relation de participation, nous sommes toujours dans un rapport immanent à l’absolu. Rapport assez flou entre ce qui est phénoménologique et métaphysique. Chez Marcel, il n’y a d’expérience que ce qui dépasse l’expérience. C’est le réel lui-même qui est métaphysique. Expérience d’une présence qui implique ce que nous ne saisissons pas. C’est ce qui fait que l’expérience est une succession de seuils. Une expérience est toujours nouvelle.

 L’intersubjectivité est le seuil des seuils. Elle exemplifie ce que l’on vient de dire. Par elle-même elle est un entre deux entre moi et l’autre – espace de méditation – seuil – impliquant à la fois séparation et relation. Dia – logos, le logos n’est pas unifié mais laisse de l’espace, de la séparation. Cela va donner lieu à une expérience morale ou éthique, celle de la liberté dans la relation. La relation est donnée : début d’une vocation a réaliser cette relation. La manière d’accomplir la relation dépend de nous. Espace de la relation. La métaphysique de l’être ouvre à une métaphysique de la liberté. La liberté a réaliser en terme de communion ce que l’existence ne fait que proposer. Métaphysique de la possibilité. Métaphysique de la liberté qui réalise positivement l’intersubjectivité.

 Ricoeur, dans « Soi-même comme un autre », distingue identité et ipséité. L’identité est clause, l’ipséité est un rapport à moi-même et un rapport à l’autre.

 Je ne sais être en rapport avec l’autre que si je suis en rapport avec moi-même comme avec un autre. Conscience de soi : distance avec soi. Je ne coïncide pas avec moi-même. C’est ce qui fait que je suis en rapport avec l’autre, je ne suis pas en rapport avec un total étranger. Conscience morale : je peux m’accuser moi-même, me remettre en cause. L’intersubjectivité est un espace de dialogue, de relation. Je sors constamment de l’identité pour m’ouvrir à l’altérité. L’intersubjectivité est toujours une médiation et un seuil.

 **2 – Les seuils entre existence, liberté et don.**

 Seuil entre existence et liberté. Tout homme a la capacité de se fermer ou de s’ouvrir à ce qui se présente. Ayant reçu la vie nous avons à lui conférer un sens. Appel auquel nous avons à répondre. Penser le rapport entre être et liberté comme rapport entre un appel et une réponse. J’ai a décider de moi-même constamment. Je suis constamment sur un seuil ontologique. Seuil entre ce qu’on a reçu et ce à quoi l’on aspire auquel la liberté doit donner une certaine forme.

 Lien entre liberté et don. Quel sens donner à l’existence ? Ce qui est donné est un appel pour la liberté a donner un retour, à être soi-même source de gratuité. Donner gratuitement à son tour. Recevoir des dons, avoir à les prolonger en étant sources de dons à son tour.

 La métaphysique de Marcel est à la fois une métaphysique de l’être, de la liberté et du don. Or, dans la philosophie moderne, on juge ces axes conceptuels opposés les uns aux autres. Marcel lie de manière circulaire ces axes conceptuels. La liberté s’ancre dans la réceptivité de l’être. L’être doit être compris à la fois comme objet de connaissance et mystère.

 Il n’y a pas de réceptivité sans liberté, ni de réceptivité sans création qui y répond. La donation est à recevoir et à prolonger par une création. Le don est à prolonger par l’intersubjectivité dans une altérité de l’amour et du don. Ces axes conceptuels se situent à un niveau intégralement philosophique. Mais il y a un empiétement entre le plan philosophique et le plan spirituel. La philosophie de Marcel est-elle chrétienne ? C’est plus une philosophie du seuil. Toutes les dimensions de l’être peuvent être vues du point de vue de la foi religieuse comme des ouvertures implicites à la foi et au divin. La foi dilate les dimensions de la philosophie, elle ne les contredit pas. Les réalités humaines sont des ouvertures au divin, c’est de cette manière que Marcel rapproche philosophie et foi. Ce qui est intéressant, c’est qu’on a à faire à une philosophie préchrétienne et non chrétienne. La philosophie est pleinement autonome, mais elle sera perçue par le christianisme comme une intuition préchrétienne. Il y a des limites de la raison indépassables du point de vue philosophique, mais pas indépassable si on met en rapport le philosophique avec le christianisme.

**VI – Confrontations finales**

 **1 – Marcel et Simone Weil**

 Le thème de l’intersubjectivité chez Marcel peut être rapproché du thème de l’enracinement chez Simone Weil. L’intersubjectivité a une dimension sociale, tandis que l’enracinement à une dimension politico-spirituelle.

* Parallèles biographiques :

1909 – 1943 : Simone Weil

1889 – 1973 : Gabriel Marcel

Marcel a eu le temps de lire Simone Weil mais non l’inverse. Les deux sont de familles bourgeoises, de milieux aisés voulant en sortir. Ils sont soucieux de vouloir parler à tous. A l’époque, un bourgeois ne fréquente pas les ouvriers, un croyant ne fréquente pas les incroyants. Ils ont tout les deux une exigence d’universalité. Ils sont tous les deux normaliens. Tout les deux vont écrire dans des journaux philosophiques, politiques, littéraire. Marcel va créer son propre salon. Cela va commencer chez eux par la vocation à enseigner, mais ils vont tout les deux enseigner très peu. Au bout de quelques années d’enseignement, Marcel réussit à vivre de ses livres.

Révolution commune au plan spirituelle de l’agnosticisme au catholicisme. Baptême officiel de Marcel. Weil se pose des questions par rapport à son entrée dans l’Eglise. Ce qui rebute Weil a rentrer dans l’Eglise, c’est sa lecture littérale de l’Ancien Testament. Marcel a eu les mêmes réticences. Ils sont craintifs de sacraliser tout le contenu d’une religion comme ils craignent de se séparer de l’incroyant.

* Points de rencontres :

Il y a une lecture de Marcel d’un des rares textes de Weil publié avant guerre. Marcel a été à une conférence de Weil à Paris en 39. Mais il a été déçu par Weil. C’est l’amitié commune avec Thibon qui va les rapprocher.

En 1950, Marcel écrit un des tous premiers comptes rendu de « la pesanteur et la grâce », il la place très haut. Il y reproche un manque d’amour de soi, mais est frappé par sa réflexion mystique ainsi que politique (Gros animal). Il est frappé par sa mystique du dépouillement. Weil a une dimension christique, elle est tellement brulée qu’elle ne peut pas durer longtemps tellement elle engage sa vie dans son action. Marcel se demande même si Weil peut être encore classé parmi les philosophes tellement sa mystique est forte. Difficulté de nommer la pensée de Weil. Est-ce une pensée mystique ou philosophique ? Mais Marcel ne pouvait pas avoir une vue totale sur la dimension philosophique de l’œuvre de Weil.

* Thématiques communes aux deux auteurs :

3 points de convergence :

1 – Expérience et « esprit de vérité ». Marcel et Weil ne sont pas des penseurs par concepts, les contenus de sens ne sont pas isolables. La pensée est un système de relation, le terme de « notion » a quelque chose de plus souple. Ce sont des axes conceptuels plutôt que des concepts. Ils ont une vision souple et plastique des concepts.

Liaison constante entre l’épistémologie et l’existentielle. Il n’y a pas de coupure entre le théorique et le pratique. « La vérité ne se trouve pas par preuve mais par exploration, elle est toujours expérimentable ». Weil.

Méfiance à l’égard d’une raison qui serait purement déductive. L’expérience est une exploration. La vérité est un cheminement dans l’expérience, on n’a jamais finit d’approfondir une vérité. La vérité est non un objet intellectuel mais une épreuve existentielle.

Cela éclaire : « l’esprit de vérité ». Heidegger : la vérité est le dévoilement de l’être. Définition scolastique : « adéquation de l’esprit et de la chose. » Or nous ne possédons pas l’être, nous y sommes immergés. La vérité n’est pas un objet. Marcel et Weil sont du côté de Heidegger.

Il ne suffit pas de savoir une vérité, il ne suffit pas non plus d’être ouvert à l’être. Il s’agit de compléter une vérité par les autres vérités qui lui sont connexes ou opposées. Cela confirme le fait qu’il n’y a ni d’objet isolable, ni de vérité isolable. Il n’y a de vérité que fragmentaire. Aucune affirmation n’est isolable sur elle-même, aucune vérité n’est absolue. Si on fait d’une vérité un absolu, elle devient une erreur. Selon comment nous accentuons une vérité, c’est faux ou c’est vrai. Quand on affirme une vérité, il faut essayer de penser en sens contraire, au sens où cela appellerait un plan de vérité supérieur qui engloberait les deux. Mouvement d’unification. Elle n’écrase pas la multiplicité des vérités mais au contraire les fait communiquer.

Cela suppose que l’on soit toujours ouvert à une vérité plus grande que ce que l’on prétend savoir. Il n’y a de vérité que si l’on se sent dépassé par la vérité que l’on pense. Il s’agit de faire en sorte que la vérité devienne la vie, qu’elle s’incarne dans des actes et dans une transformation de l’existence. Il s’agit de sortir de l’opposition entre vie et vérité, pensée et action. Il y a un côté inerte et un côté vivant et agissant propre à chaque vérité. Il ne faut pas avoir des conceptions tel que le l’on s’assoit dessus : c’est de l’avoir et non de l’être. Ce n’est pas la vie qui est une vérité à elle seule, elle est porteuse d’un sens.

Importance du mot « esprit », esprit de vérité qui a conscience que tout ce qu’on peut énoncer d’un point de vue propositionnel est insuffisant. C’est la question de la hiérarchie des vérités. Intuition obscure qui domine la recherche de vérité pour qu’elle ne s’absolutise pas.

2 – Expérience comme expérience d’un « donné » et d’un « non donné ». On lie l’épistémologique et le métaphysique. Penser l’expérience non comme ce que nous expérimentons d’une certaine limite mais comme l’expérience d’un passage et d’un dépassement continuel. Le concept d’expérience est un concept de mouvement. Lorsque le donné est donné il nous met en rapport avec un non donné qui y est impliqué par ce qui est donné et empêche ainsi de résider dans le savoir absolu dans lequel il n’y aurait pas d’expérience. Le donné ouvre toujours à la possibilité d’expériences nouvelles et donc à de nouveaux données. Donation. Donné en régime kantien. Donné en régime non kantien. Débat contemporain. Le possible n’est pas le contraire du réel, il en est le corollaire absolu.

L’immédiat cache une profondeur qui peut-être médiatisable à l’infini. Immédiat qui enveloppe un infini. Approfondissement de l’expérience pour découvrir tout ce que son immédiat cache de non immédiat. Même le rapport à reste un hiatus entre identité et altérité. Il y a une désadérance à soi. Dans chaque donation, quelque chose nous échappe. Pour Weil, le réel est ce qui dépasse le donné. Le réel n’est jamais totalement donné dans ce qui est donné.

3 – Lecture du sens et métaphysique de l’implicite. Il s’agit de penser la connaissance à partir du concept de « lecture ». Nous déchiffrons à travers un donné immédiat quelque chose qui a une signification au-delà des signes visibles. Va et vient entre expérience directe et lecture, interprétation. Ce que nous prétendons connaitre est toujours le fruit d’une lecture qui associe signification et sensation. Toute perception est analogue à un travail sur le donné. Weil parle de lectures superposées. Il s’agit d’un passage d’un niveau de lecture plus secondaire à un niveau plus fondamental. Ce sont des niveaux de sens qui s’enchevêtrent hiérarchiquement les uns aux autres, ce sont ces niveaux de sens hiérarchisés qui structurent la réalité. Seule une lecture de tout les niveaux de sens permettrait une connaissance de la réalité.

4 – Retrait de Dieu par rapport au monde. Il peut être rejoint par les modalités de la création.

5 – Intersubjectivité et enracinement. Métaphysique de l’Etre comme relation. Relation comme intersubjectivité chez Marcel et comme enracinement chez Weil. Enracinement dans le cosmos – l’enracinement est un système de relations sociales et politiques.

L’ordre du monde est une voie implicite vers Dieu chez Weil.

6 – Espérance et « co-création » : Métaphysique de l’espérance comme philosophie de l’action qui se pense en terme de co-création. L’homme dans le monde ne cesse de répondre à des appels. La vocation de l’homme est de répondre aux appels de mystère de l’Etre. Il s’agit d’un jeu d’appels et de réponses. La réponse doit être créative. Nous avons à participer au régime de la création du monde. Il s’agit de se détacher de soi-même pour s’ouvrir à ce qui n’est pas soi.

**Conclusion : la nature de la connaissance et la nature de la réalité chez Marcel**

Comment unir entre eux les différents niveaux de réalités ? Le réel est quelque chose qui se crée. Rapport entre être et liberté. Il y a une idée commune de la connaissance selon laquelle la connaissance et le réel sont des réalités en soi. Schéma d’objectivation ou d’objectivité. Tout change si on voit la connaissance comme un acte et si on la considère à partir du sujet.

Problème moral. La connaissance implique une dimension morale. Le réel n’est pas un bloque mais il est constitué d’ordres de réalités (Pascal), de niveaux de réalités (Marcel). Il s’agit de s’intéresser aux connections que l’on fait entre les différents niveaux de réalités. Cette question relie la question de la connaissance à la question de la liberté. Selon l’option moral qu’on a face au réel, on ne connaitra pas les mêmes choses.

Opposition entre 2 modes de connaissances : la saisie objectivante et la réceptivité infinie.

Saisie objectivante : réduction à l’objectivité par opposition à l’expérience de l’existence. Comment cela s’opère ? Réduire l’acte de connaissance au pouvoir de saisir un objet. Doctrine positiviste, doctrine idéaliste. Cela suppose que le sujet qui saisit soit toujours supérieur à l’objet qui est saisie. Le pouvoir de saisir est considéré comme sans limite par rapport à son objet. C’est toujours au bénéfice unilatéral du sujet. Le sujet connaissant est sans limites. Négation du mystère de l’être. On est dans l’ordre du problème.

Réceptivité infinie : vrai mode de connaissance. La connaissance est l’acte de recevoir. Connaitre : s’ouvrir à un réel que je ne construis pas. Acte de passivité. C’est un acte existentiel avant d’être un acte critique. Quel est le sens que j’ai à déchiffrer de ce qui m’est donné ? Acte toujours ouvert à un surcroit de réalité qui peut toujours se révéler d’avantage. Toute connaissance est toujours infiniment ouverte. Le réel est une puissance de révélation. Le réel n’est jamais un ensemble de faits au sens où le réel est un événement qui survient comme quelque chose de nouveau, c’est cela qui fait la profondeur du réel. Le réel n’est pas objet. Nouveauté sans cesse renouvelée. Le réel est toujours supérieur au sujet qui le reçoit parce qu’il est toujours susceptible de se révéler à nouveau. Infini : réel/ fini : sujet.

La connaissance est une attention à une critique de la fragmentation du savoir. Nous séparons les types de connaissances, alors que chez Marcel l’accent est mis sur les liens qui sont faits entre les différents niveaux de réalités. Le réel n’est jamais l’objet de telle science. Le réel n’est connu par personne. Il s’agit de penser les connexions, les mises en rapport. Avoir une compréhension unifié du réel n’est pas une science. Or, aujourd’hui on a une démaitrise du sens des connexions, d’où la difficulté de relier les savoirs. Connaitre, c’est lire et réaliser des connexions entre les différents niveaux du savoir et du réel. Il faut distinguer connaitre et savoir.

L’agir pratique : la connaissance vraie crée une participation nouvelle à l’être. La connaissance crée entre le réel et moi une union. L’agir crée aussi un monde réalité nouveau. La relation ajoute de la réalité au réel. Les relations crées un nouveau champ de réalité. Les relations sont créatrices. L’être est un coesse, une conjonction entre des êtres multiples. Création d’un coesse nouveau. On a une philosophie de la création. Le réel est en régime de création. C’est du pluriel se conjuguant que se crée un nouveau plan de réalité. La pluralité crée de l’unité.

1 – Philosophie du seuil : passage de la philosophie à la foi. Mobiliser ce concept de seuil à tout les niveaux de sa pensée. Seuil comme passage. On est passé d’un régime de réalité à un autre. Les passages s’opèrent toujours quand il y a un lien entre être et liberté.

2 – Centre de gravité : le lien entre être et liberté. Selon la manière dont je me rapporte au réal, je ne vais pas le connaitre de la même manière. C’est toujours la liberté humaine qui se rapporte à un réel qu’elle ne crée pas mais qu’elle a à assumer pour passer à un autre niveau de réalité.

3 – Philosophie de la création : métaphysique de l’espérance. Si la vérité de la liberté c’est la création, c’est une philosophie de l’espérance. L’expérience de réceptivité et de création laisse possible la révélation d’une réalité nouvelle et d’un avenir toujours possible. La foi se nourrit aux mêmes racines que la pensée et l’action.